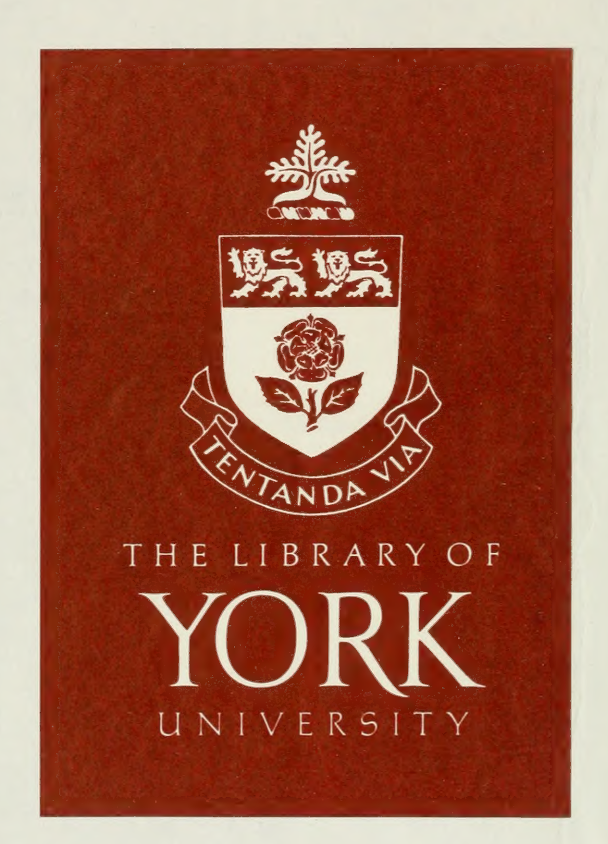



TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

ENGLEBERT GALLÈZE

Les Chemins de l'Ame

POÉSIES

Et puis, surtout, ne va pas t'oublier toi-même
Trainassant ta misère et ta simplicité,
Partout où l'on bataille et partout où l'on aime
D'une façon si triste et folle en vérité.

PAUL VERLAINE.

Préface d'ALBERT FERLAND



MONTRÉAL

DAOUST & TREMBLAY
Imprimeurs et Éditeurs

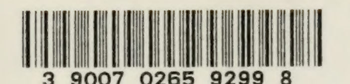
1910

A mon collègue de l'École Littéraire
témoignage d'estime

Englebert Gallèze

ERRATA

PAGE 47.—Titre-lire : Excelsior au lieu de Exelcior.
" 47.—Deuxième vers, lire : instincts au lieu de Instints.
" 48.—Troisième vers, lire : tombes au lieu de fanges.
" 81.—Premier vers, lire : sources au lieu de routes.
" 108.—Deuxième vers, lire : effort et non retard.



LES CHEMINS DE L'ÂME

ENGLEBERT GALLÈZE

Les Chemins de l'Ame

POÉSIES

Et puis, surtout, ne va pas t'oublier toi-même
Trainassant ta misère et ta simplicité,
Partout où l'on bataille et partout où l'on aime
D'une façon si triste et folle en vérité.

PAUL VERLAINE.

Préface d'ALBERT FERLAND



MONTRÉAL
DAOUST & TREMBLAY
Imprimeurs et Éditeurs

1910

A mon frère, le Rév. Fr. Jean de la Croix
Trappiste d'Oka, mon premier professeur
de littérature, et à la sainte que
Dieu m'avait donnée pour mère.

Je dédie ce livre.

E. G.

PRÉFACE

" Les Chemins de l'Ame " ! Invité par M. Englebert Gallèze, un poète sincère, à parcourir ces chemins, j'ai accepté l'honneur d'aller avec lui rêver par les sentiers poétiques où son âme est passée.

Et le poète a voulu d'abord me donner la joie de cheminer par des routes semées de fleurs. Nous avons marché dans la gloire des printemps. La jeunesse de la saison des herbes nous est apparue. Saluant la terre rajeunie, "au revers d'un fossé qui ceinturait leur champs" nous entendîmes de "graves paysans" parler de semences, de soleils féconds et de pluies mauvaises. Et mon compagnon, le poète, songeant à d'autres semences, "semences de vertu, de force ou de pensées" me disait, fraternel : "Nos rêves germeront-ils ?" ... Le doute déjà!... Et nous étions dans des sentiers fleuris ! Lui ayant demandé s'il redoutait l'avenir, il m'a regardé avec quelque fierté, et, comme un défi à la Vie hostile, il jeta ces paroles dans l'air du printemps :

> Je suis un médecin de chimères,
> .. ..
> Je fais des cures merveilleuses
> Prodiguant mes secours zélés
> Aux tristesses contagieuses,
> Aux abattements isolés.

Tout le secret de ma prudence
Qu'Hippocrate n'enseigne pas
C'est du rythme et de la cadance,
Des mots mystiques dont on forme
Un refrain léger et berceur,
Pour que l'amer chagrin s'endorme,
Comme un enfant, dans la douceur.

Le poète se ventait, sans doute, mais je n'ai pas ri de son enthousiasme. L'idéal fait le coeur fort. L'idéal chantait aux lèvres du "médecin de chimères". Charmé de l'entendre, je traversais avec lui les champs natals. De coteau en coteau, des maisons blanches surgirent. Nous rencontrâmes une jeune paysanne. Elle était jolie. La vie souriait dans ses yeux. Le poète l'honora d'un mot d'amour. Des voix montaient du sol aimé. Une émotion gonflait le coeur du chantre de la patrie. Il me dit : C'est la terre canadienne. Vois ces "monts, au loin, vêtus de calme majesté." J'ai "bercé sa gloire dans mes rêves et l'âme quej'ai me vient de sa beauté". Là-bas, cette flèche qui perce l'azur, c'est le clocher de chez nous. Ici, au temps de mon enfance, j'ai gardé dans mes yeux pensifs la lumière des printemps et la tristesse harmonieuse des automnes.

Je suis enfant de ce large sol. Mon nom est connu "dans le rang du "Petit Brulé", où, jadis, au crépuscule à l'heure ou "la mouche-à-feu dore le sol de fugitives étincelles" j'ai souvent rencontré "Pierre à Paul Charpentier" s'en allant voir sa blonde, Simonette aux yeux bleus."

Sur ces mots charmants, fleurs du terroir, le poète ému, se mit à prêter l'oreille... Un bruit argentin, de proche en proche, se répandait sur la route. Comme j'interrogeais du regard, le poète me dit en sa langue pittoresque et berceuse :

Sur la route poudreuse
Que bordent le chardon, le treffle et le sainfoin,
Tel le frisson discret d'une âme douloureuse,
Courent des sons menus... Drelin ! Drelin ! Drelin !

C'est le curé de Berdochette
Et Pierre, son petit servant,
Qui vont chez la mère Olivette
Porter les derniers sacrements.

Et le curé de Berdochette passa devant nous. Comme les paysans nous nous sommes mis à genoux. Drelin ! Drelin ! le bon Dieu passait !...

Ce passage d'un prêtre, portant le Bon Dieu à travers la campagne fleurie, remua nos cœurs. Nous parlâmes de la foi des nôtres et de l'héroïsme qu'elle inspira aux ancêtres. J'étais heureux d'entendre le poète exalter nos belles croyances.

Pieux regardeur de la terre où il est né, il savait rendre hommage à la foi des siens et dire la poésie des hommes et des choses de sa patrie. Fier des rythmes qui avaient bercé son coeur, il me pria d'écouter l'éloge des clochers de la Laurentie:

Avec leur profil imposant,
Campés dans l'azur fièrement,
Les grands clochers de nos villages,
Pour les petits pignons de bois
Qui longent le chemin du roi,
Sont de notables personnages,

....

Clochers augustes de chez-nous,
Rêvez, rêvez ce rêve doux,
Dans le tumulte ou le silence,
De voir, sous les cieux infinis,
Tous les coeurs humains réunis
Autour d'une même espérance.

Tandis que ces nobles paroles tombaient dans la terre natale, nous nous approchions du village. Le beau clocher d'argent dont il m'avait parlé avec orgueil, quand nous étions sur les coteaux, s'élevait hautainement et tout proche, maintenant au-dessus des massifs et des "petits pignons de bois". Exaltant la terre canadienne, en communion d'idéal, comme deux frères, nous avions parcouru "les chemins de l'âme".

Avant de quitter le poète je le remerciai de m'avoir ouvert son coeur. Ami de son rêve et impatient de le voir continuer ses chants à la gloire du pays canadien, chants que nous n'avions pas encore entendus et dont le charme nous est cher, je me tournai vers les montagnes qui, là-bas, se perdaient sous l'azur hautain, et lui dit : Poète, c'est ta Laurentie, la terre de l'érable, la terre des aïeux. Celèbre ta Laurentie. L'âme que tu as te vient d'elle. Sois-en reconnaissant. Trouve encore dans ton coeur si canadien des mots sincères et vibrants pour célébrer sa beauté. Sois fidèle à ta Laurentie, fais lui hommage de tes plus nobles pensées et ton nom, comme une louange. sera doux à dire dans la terre canadienne.

Albert FERLAND.

Montréal, le 1er Septembre 1910,

LES ROSES

A la claire fontaine
M'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné.

Chanson canadienne.

SEMENCES

—

Au revers du fossé qui ceinture leur champs,
Voici ce qu'ils disaient, les graves paysans :
" Assurément, voisin, que c'est un temps superbe.
—Il en faut du soleil pour faire grandir l'herbe.
—Oui, mais le grain, plus jeune, a besoin de fraîcheur.
—Nous en aurons bientôt, je crois, même j'ai peur
De ce vilain brouillard, là-bas, qui se balance,
Car la pluie est, parfois, mauvaise à la semence,
Et, s'il en tombe trop, peut-être, ce sera
Le légume à son tour, pour lors, qui souffrira."

Ils parlèrent encor de la lune nouvelle,
De l'orage méchant, du vent et de la grêle.
Du sort de la moisson, leur unique souci,
Ils aimaient, simples gens, s'entretenir ainsi.

....

Tendresses, aux versants des heures dépensées,
Semences de vertu, de force ou de pensées,
Fragments de notre vie aux brins d'herbe pareils,
Dont l'espoir est la pluie et l'amour le soleil,
Quand de votre destin fragile il s'inquiète,
Faut-il taxer d'enfant frivole le poète ?
Que chante le poète en ses rythmes subtils ?
" Nos rêves, dans les jours enfuis, germeront-ils ? "
Il dit la volupté de vivre et la misère,
Le désir, le remords, la honte et la colère,
Les ivresses de l'âme humaine, ses terreurs
Et tout ce qui s'agite au ciel changeant des cœurs.

MÉDECIN DE CHIMÈRES

Je suis médecin de chimères,
A l'hôpital du désespoir,
Où maints succès imaginaires,
Rendent hommage à mon savoir.

Je fais des cures merveilleuses,
Prodiguant mes secours zélés
Aux tristesses contagieuses,
Aux abattements isolés.

Espoirs fous, naïve croyance
En la beauté qui ne ment pas,
Doux mensonges dont la science
A prédit le prochain trépas,

Chimères sanglantes et nues
Que poussent les durs lendemains,
De toute la hauteur des nues
Sur la fatigue des chemins...

Je fais ce prodige pour elles :
Perçant l'énigme de leurs maux,
Aux rêves d'or je rends des ailes
Et l'essor des espoirs nouveaux.

Tout le secret de ma prudence
Qu'Hippocrate n'enseigne pas,
C'est du rythme et de la cadence,
Un peu, beaucoup, suivant les cas.

Des mots mystiques dont on forme
Un refrain léger et berceur,
Pour que l'amer chagrin s'endorme,
Comme un enfant, dans la douceur.

C'est, pour les amantes moroses
En proie à d'obstinés sanglots,
Refaire des jardins de roses
Avec des strophes et des mots ;

Du sombre oubli rompant les voiles
Par des artifices savants,
Rallumer d'antiques étoiles
Au fond de lointains firmaments.

Je suis la diserte romance
Qui, vers les troubles avenirs,
Aide l'envol de l'espérance
Au vent meilleur du souvenir.

RÊVE PRINTANIER

Sur l'allège de ma fenêtre
Où le soleil danse à midi,
Le gai printemps vient d'apparaître,
Chantons ballade et reverdi !

Sur les rameaux la sève éclate
En bourgeons frais et parfumés.
Comme elle mon cœur se dilate
Coulez, mes vers, mes vers aimés.

LE PRINTEMPS SOURIT

—

Le printemps sourit, à travers les branches,
Dans le bois voilé de tristesse blanche.
La sève aux rameaux éclate et fleurit.
Sourire enivrant ! Infini bien-être !
Oh ! beauté de voir la beauté renaître.
Le printemps sourit.

Le printemps sourit à la plaine immense.
Aux flancs des sillons frémit la semence.
Le sol fécondé donnera son fruit.
Oh ! dans la candeur d'une âme sincère,
Charme d'espérer... les jours qu'on espère.
Le printemps sourit.

Le printemps sourit aux lèvres des femmes,
Comme un rayon d'or éclairant les âmes.
Des rêves d'amour hantent les esprits.
Ivresse de croire à ce mot suprême !
Oh ! douceur d'aimer ! à l'âge où l'on aime.
Le printemps sourit.

Le printemps sourit au front du poète,
Nimbe de clarté couronnant sa tête :
Le grand mot de gloire est-il un vain bruit ?
Dans l'enchantement d'une extase brève,
Oh ! rêver de voir s'achever son rêve !
Le printemps sourit.

POUR TA FÊTE

Pour ta fête, chère petite,
Point de déploiment ni de bal
Avec le compliment banal
    Qu'on y récite.
Soyons plus simples : Veux-tu pas ?
Quittant cet ennuyeux système,
Je viens, seul, te dire tout bas :
        Je t'aime.

Pour ta fête, chère mignonne,
De mon cœur le rêve profond
Serait de mettre à ton beau front
　　Une couronne.
Tel est, cependant, mon souci ;
Pour acheter ce diadème,
Je suis pauvre... et très riche aussi :
　　　Je t'aime.

Pour ta fête, mon amoureuse,
Le désir de ton amoureux
Est de voir briller dans tes yeux
　　Ton âme heureuse.
Mais hélas !—chagrin alarmant—
Comment résoudre ce problème ?
Et ce doit être aisé pourtant :
　　　Je t'aime.

Pour ta fête, ma bien-aimée,
Je viens à toi, moi le rêveur,
Avec une âme de bonheur
Toute embaumée.
Car c'est aussi ma fête à moi,
Et, pour combler mon vœu suprême,
En la Providence j'ai foi :
Je t'aime.

VEUX-TU

—

Quand tes cheveux déposeront
Le bouquet d'hymen qui rayonne,
Dis, veux-tu, mignonne...
Mon baiser sur ton front
Pour toute couronne ?

Dans notre modeste chez-nous,
Loin du monde au troublant murmure,
Veux-tu, vierge pure,
Mon amour humble et doux
Pour toute parure ?

Et, sur un douillet oreiller,
Propice aux trop longues paresses,
Veux-tu sommeiller ?
Mes deux bras en caresse
Pour ton seul collier.

MATINS DE PRINTEMPS

Il est des matins de printemps
Qui restent tracés dans nos âmes,
Comme des fronts ravis d'enfants
Ou des regards aimés de femmes.

Et, parfois, mystère subtil,
La tristesse d'un jour d'automne
Évoque, en le cœur monotone,
La beauté d'un matin d'avril.

PRINTEMPS ET AUTOMNE

Le printemps, l'amour, la jeunesse
Ont même sourire enchanteur;
L'automne est, comme la vieillesse,
Mélancolique et regretteur.

Le vieillard regarde en arrière,
L'enfant rit au bonheur qui vient;
Le printemps oublieux espère,
L'automne oublié se souvient.

TERRE CANADIENNE

A Albert Ferland.

Si nous avons bercé ta gloire dans nos rêves,
Si tu nous as ravis par ton ciel enchanté;
Si nous avons compris tes lacs aux vastes grèves,
Tes monts, au loin, vêtus de calme majesté,

Comme l'érable fort abreuvé de tes sèves,
Ou le grain de maïs à tes flancs enfanté,
O terre canadienne, en ses tendresses brèves,
L'âme que nous avons nous vient de ta beauté.

Qu'importe de nos cœurs le songe ou le délire ?
Le voile sur nos yeux que la douleur déchire ?
La vie avec ses clairs azurs et ses limons ?

Au rythme de ton sein accordant notre lyre,
Nous saurons protéger ton maternel sourire
Et te proclamer belle autant que nous t'aimons.

LE GALANT

—

Dans le rang du " Petit Brulé ",
Ce gaillard si bien attelé
C'est quelque monsieur du Grand Monde ?
Non, c'est Pierre à Paul Charpentier,
Hier revenu du chantier ;
C'est Pierrot qui va voir sa blonde.

Dans son *buggy* neuf, planté droit,
Il trône, content comme un roi,
Un beau sourire sur la bouche.
Baptiste et Joson, ses rivaux,
Ne feront plus tant *leurs* farauds,
Avec leurs petites barouches.

Il voit Simonette aux yeux bleus,
Venant à lui, la joue en feu,
Timide et si douce, lui dire :
" Monsieur Pierrot est toujours bin ? "
Et tendre sa petite main
Avec son plus gentil sourire.

Puis, très simple et sans apparats,
Venant lui taper sur le bras,
Le bonhomme, toujours aimable :
" Comment est-ce qui va, Pierrot ?
Dépose donc ton galureau.
Mets-tu ta jument à l'étable ? "

A l'écurie ou dans la cour,
Que le vieux Nicolas, toujours,
Lui donne la meilleure place ;
Chez Simonette, à peine entré,
Qu'il paraisse le préféré,
Les gas d'en haut, ça les agace.

Pierrot songe orgueilleusement
Que Simonette, en ce moment,
L'attend à sa fenêtre ouverte ;
Et Piaf ! avec un bruit joyeux,
Piaf ! sur le chemin caillouteux,
L'emporte sa voiture alerte.

Le soir est très doux. En son vol,
La mouche-à-feu dore le sol
De fugitives étincelles.
Des parfums alanguissent l'air.
Et la lune, au bord du ciel clair,
Sourit dans les feuilles nouvelles.

Partout les cris-cris des grillons
Se répondent dans le gazon,
Mais Pierrot n'est pas un poète ;
De rêver il n'a pas le temps :
Toutes les splendeurs du printemps,
Qu'est-ce ? à coté de Simonette.

LES BOULÉS

Ce sont des gens doux et tranquilles
Mais le freluquet qui voudrait
Leur *embarquer sur la cheville*,
Pour le sûr, s'en repentirait.

Ils ont la fierté de leur taille,
Les doigts forts comme des étaux ;
Et leurs gros poings, dans les batailles,
Cognent comme de lourds marteaux.

Ils sont vaillants. Toute une armée
Ne leur ferait pas froid aux yeux.
Ils ont conquis leur renommée
Dans un combat resté fameux:

"Un printemps, devant la cabane
Chez Houlé, pendant qu'on fumait,
Cherchant constamment la chicane,
Polisson, sournois et mauvais,

Le grand Paul Grichon, des Érables,
Connu pour un fort batailleur,
Se ventait, sacrant comme un diable,
De faire la barbe au meilleur ;

Criait : " Vingt milles à la ronde,
C'est Grichon le coq ! On le sait,
Et j'aimerais voir l'homme au monde
Qui lui défera son plumet."

Alors le petit Pierre-Étienne,
Un solide gaillard sûrement,
Mais tout au plus dans la vingtaine,
S'avança bien tranquillement.

Très naturel et sans colère,
Riant au nez du fanfaron,
" Moi, tous ces coqs à la voix claire,
Je leur casse les éperons."

Et, pour lui rabaisser le verbe,
—L'autre voulant répliquer—Vlan !
Il l'envoya rouler dans l'herbe
D'un seul coup, plus mort que vivant."

Dans les réunions publiques,
Les boulés fiers comme des rois,
Pour apaiser troubles, paniques,
N'ont pas besoin d'éclats de voix.

Usant, ainsi qu'un ministère,
De leurs muscles incontestés,
Le front haut et la voix sévère,
Ils sont en tous lieux écoutés.

Mais trop souvent, comme un vertige,
L'orgueil les pousse à des abus :
Ils mettent, parfois, leur prestige
Dans la balance de Brennus.

Alors dans une affreuse lutte,
Les boulés se tatent les bras,
Et, pour l'un d'entre eux, c'est la chute
Dont il ne se relève pas.

De leurs formidables tapoches
Quand, le soir, on fait le récit :
" Taupin, de Bayonne, aux yeux croches ,
A sonné le gros Décourcy."

Sans que le paysan s'en doute,
Dissimulé dans quelque coin,
Un tout petit brin-d'homme écoute
En brandissant ses petits poings.

Et l'orgueil en son œil rayonne.
Laissez le grandir de moitié.
Alors le boulé de Bayonne
Trouvera chaussure à son pied.

VIEUX-GARÇONS

N'êtes-vous donc bons qu'à vieillir ?
Vieux-garçons légers ou moroses,
Sur l'anémone et sur les roses
Vous butinez sans les cueillir.
Votre cœur au devoir austère
N'est retenu par nul lien ;
Et vous abandonnez la terre
Où sont couchés tous vos anciens.

Plutôt que d'aller dans les villes
User vos forces inutiles,
Quand l'amour offre un doux asile
A vos pauvres cœurs vagabonds,
    Mariez-vous donc !
    Vieux garçons.

Tremblez, obstinés solitaires !
Si vous ne semez dans vos cœurs
Le grain des amours créateurs,
Quand viendra la moisson dernière,
Vous aurez le sort effrayant
Du chiendent, de la mauvaise herbe
Ou des épis tombés des gerbes
Qui vont se perdre dans le vent.

Pareil à la lampe sans huile
Et semblable au figuier stérile
Dont on parle dans l'Évangile,
Un coeur sans flamme à rien n'est bon.
  Mariez-vous donc !
  Vieux garçons.

TRISTESSE NAÏVE

Dans la grande pièce au décor nouveau
Où reposait sa femme ensevelie,
L'habitant pleurait et, dans son cerveau
Trouble, passait comme un vent de folie.

A ses fils, avant qu'elle aille au tombeau,
Il disait, montrant sa pauvre Julie :
" On n'a jamais vu, dans notre hameau,
D'épouse ou de mère plus accomplie.

Hélas ! on peut bien avoir du chagrin
De la perdre, mes enfants... puis soudain,
D'une voix plus solennelle et qui tremble,

A Madelon, la plus vieille : "Faudrait
Soigner Caillette et le petit goret.
Pourquoi se laisser mourrir tous ensemble ? "

DERNIERS SACREMENTS

Drelin ! Drelin ! Drelin ! sur la route poudreuse
Que bordent le chardon, le trèfle et le sainfoin,
Tel le frisson discret d'une âme douloureuse,
Courent des sons menus... Drelin ! Drelin ! Drelin !

Drelin ! Drelin ! Drelin ! Sur chaque fleur champêtre,
Sur tout le sable et tous les cailloux du chemin,
Sur tous les grains semés, sur tous les petits êtres
Qui peuplent le gazon, Drelin ! Drelin ! Drelin !

Drelin ! Drelin ! Drelin ! Devant vos maisonnettes
Accourez, paysans aux yeux bons et sereins.
Écoutez ! sans répit la petite clochette
Clamer : " C'est le Bon Dieu ! Drelin ! Drelin! Drelin!

C'est le curé de Berdochette
Et Pierre, son petit servant,
Qui vont chez la mère Olivette
Porter les derniers sacrements.

Vous savez, la petite vieille
Marchant à petits pas pressés,
Leste et vive comme une abeille,
Malgré ses soixante ans passés.

Celle qu'on voyait, les dimanches,
Dans le premier banc, près du chœur,
Hochant toujours sa tête blanche,
Prier avec tant de ferveur.

Elle semblait si bien-portante,
—Aurait-on dit ?—le mois dernier,
Aux noces chez José Laplante,
Quand Jean-Pierre s'est marié.

Bonne gens ignorant l'envie,
Malgré vos peines, vos labeurs,
Vous tous qui chérissez la vie,
Priez pour celle qui se meurt.

Drelin ! Drelin ! Drelin ! Sur la route poudreuse
Que bordent le chardon, le trêfle et le sainfoin,
Tel le frisson discret d'une âme douloureuse,
Courent les sons menus... Drelin ! Drelin ! Drelin !

NONNE

Sur les ailes de sa prière
Son cœur au ciel s'est envolé.
Des vains amours, troupe légère,
En vain l'aurez-vous appelé.

Il n'entend plus les voix du monde,
Dès que son Jésus a parlé :
Le chaste plaisir qui l'inonde,
Loin de vous le tient exilé.

Tel l'aigle sur les hautes cimes,
En l'azur libre et découvert,
Ce cœur se plait dans les abimes
Du coeur de Jésus entrouvert.

Les chimères qui, sur mes routes.
Abuseront mon cœur, parfois,
Nonne, je les donnerais toutes
Pour savoir prier comme toi.

EXELCIOR

—

Montez ! montez, âmes craintives ;
Fuyez les instints d'ici bas.
Ah ! déployez vos ailes vives ;
Montez toujours, n'arrêtez pas.

Le flot du mal gagne les hautes cimes;
Planez bien haut quand gronde sa fureur.
La foi, l'amour sont vos ailes sublimes ;
Les champs du ciel s'offrent à votre ardeur.

Au sein de Dieu volez, chastes colombes ;
Vos pieds sont blancs et le monde est impur.
Pour la vertu nos sentiers sont des fanges;
Volez au ciel ; cet abri seul est pur.

LES CLOCHERS

Avec leur profil imposant,
Campés dans l'azur fièrement,
Les grands clochers de nos villages,
Pour les petits pignons de bois
Qui longent le chemin du roi,
Sont de notables personnages.

Dans les midis d'été vermeils,
Quand les pavoise le soleil
De banderoles magnifiques,
Tout enveloppés de splendeurs,
Ils ont de faux airs d'empereurs
Majestueux et pacifiques.

Quand s'élève au-dessus des champs
Leur verbe aux sonores accents,
Dans la chaumière et sur les routes,
Pour voir en leur ton de vibrer
S'il convient de rire ou pleurer,
Tout le canton est aux écoutes.

Car les cœurs, les prés, les moissons
Connaissent leur pouvoir : ils sont
Rois absolus dans leur domaine.
Toujours, hier comme demain,
Tressaillent en leurs sons d'airain
Les espoirs, la joie ou la peine.

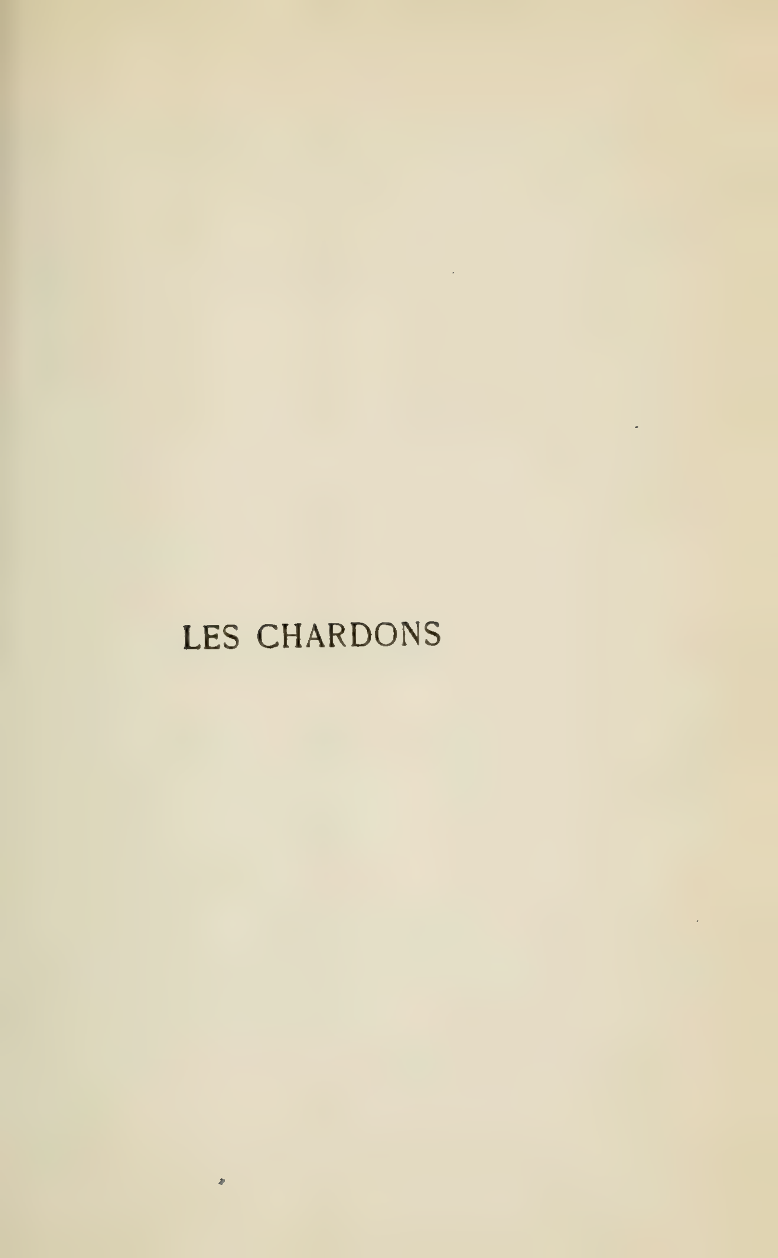
Voici qu'en le bourg suranné
Un petit paysan est né.
Ecoutez!.. leur voix claire et belle
Éparpille en refrains joyeux,
La foi sereine des aïeux
Au-dessus de l'âme nouvelle.

Mais, que les clochers, dans le jour,
Chantent la prière ou l'amour,
Sonnent le glas ou le baptême :
Bourgeois, fermier ou vagabond,
Toujours, en son cœur humble et bon,
Le simple villageois les aime.

Lorsque—son dur labeur fini—
L'homme, vers son foyer béni
Revient... là-bas, parmi les branches
Il est toujours heureux de voir,
Comme un lointain rayon d'espoir,
Pointer leurs silhouettes blanches.

C'est qu'au fier essor de l'esprit,
—Les grands clochers l'ont bien compris,—
Un rêve d'infini s'impose ;
Et qu'en leurs rythmes solennels,
Ils parlent de soirs éternels
Où l'âme errante se repose.

Clochers augustes de chez-nous,
Rêvez, rêvez ce rêve doux,
Dans le tumulte ou le silence,
De voir, sous les cieux infinis,
Tous les cœurs humains réunis
Autour d'une même espérance.



LES CHARDONS

LE MAL D'AUTRUI

n'est qu'un songe.

Ils étaient trois contents-de-vivre,
De ceux qui, notant les records,
Font de gros paris sur les sports,
Mais n'achètent jamais un livre.

Leur qualité professionnelle ?
Avocat, marchand, chirurgien,
Enfin des gens les plus " très bien "
De la classe intellectuelle.

Contre les soufflets de la bise
Leurs contours étaient assurés :
Ils avaient des manteaux fourrés
Couvrant l'extra-chic de leur mise.

Sachant que l'objet le plus cher
Est toujours le plus estimable,
Ils allaient prendre la Pilsner
Dans un café fashionable.

Lorsque, soudain, près d'une grille,
Ils virent un pauvre *marlou*
Dont les habits étaient des trous
Encouragés par des guénilles.

" Ce gaillard, la chose est bien sure,
Dit le médecin folichon,
Ne fait pas cuire ses jambons,
A pareille température.

—On devrait engager ce drôle,
Repartit le gros financier,
Pour l'envoyer avec Bernier
A la conquête du North Pôle.

—Pardieu ! j'admire sa vaillance,
Déclara l'avocat retort,
Et parirais trente dollars
Sur lui pour un match d'endurance."

Et s'adressant au pauvre hère :
" Si nu, par ce temps rigoureux,
—Nous sommes vraiment curieux—
Mais comment pouvez-vous bien faire ?

Votre grâce est sans parallèle
De me porter tant d'intérêt
Dit le gars. Quant à mon secret
C'est simple, vous savez : JE GÈLE."

RIONS !

Rions ! Le rire est un panache qu'on envie.
Dans cette mascarade étrange de la vie,
Où passent les humains graves et sourcilleux,
Jouons le rôle séduisant de l'homme heureux.
A ce bal d'Arlequins pompeux et de Jocrisses
La vogue fut toujours aux joyeux histrions.
Pour que la foule sottement nous applaudisse
Rions !

Rions ! puisque chacun, solennel ou fantasque,
Doit, dans le défilé farceur porter un masque
Figurant la vertu, le crime ou le remords ;
Puisque le faible est la victime du plus fort ;
Puisque les mots d'amour, de pardon et d'injure,
Ne sont que vaines ou traitresses fictions,
A la barbe des sots, au nez des impostures,
Rions !

LES ÉPINES

Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier.

LA FENÊTRE

A Albert Dreux

—

Entre la brise ensoleillée,
Par la fenêtre entrebaillée,
Dans mon logis.
Pendant que j'ai sotte habitude,
Moi, de fatiguer dans l'étude
Mes yeux rougis.

Ainsi de bien des amours brêves
Sont entrés, jadis, les doux rêves
Dedans mon cœur,
Au moment que, d'un rien blessée,
S'abimait mon âme offensée
Dans la douleur.

Sa caresse fraiche m'enchante...
Mais que vois-je ? Ah ! brise méchante !
Soir décevant !
Mes beaux écrits de toutes sortes,
Comme un essaim de feuilles mortes,
S'en vont au vent.

L'amour aussi toujours nous leurre.
Son frais rayon, à peine une heure,
Brille à nos yeux;
Puis c'est à l'ombre de paraître:
Et l'on referme la fenêtre,
Plus malheureux.

L'INCONSTANTE

Quand elle était toute petite,
Bébé qu'on endort à des chants,
Aux cris de cette favorite
Sa tendre mère accourait vite
L'apaiser par des soins touchants.

Et, pour ramener un sourire
Dans ses chers petits yeux sereins,
Pantin de bois, poupée en cire...
De tout ce qu'un enfant désire
Elle accablait ses frêles mains.

Aux beaux joujoux que la tendresse
Maternelle multipliait
Elle exprimait sa folle ivresse
Par de si gentilles caresses
Que toute la chambre en riait

Mais une heure après—l'inconstante !—
Epars, en d'offensants mépris,
De la chimère étincelante
Brisée en a main caressante
Gisaient les beaux membres meurtris.

Elle a grandi, toujours plus belle,
Toujours aussi prompte à changer,
Et moi, l'enfant douce et cruelle,
La délicieuse infidèle,
J'ai connu le mal de l'aimer.

SOLITUDE

Dans un morne étang, loin du monde,
Le fleuve a replié ses ondes
Et repose sans murmurer.
Autour de lui l'homme s'agite;
L'oiseau chante; le vent s'irrite
Sans les troubler.

J'y passe une bien longue veille,
Apaisant mon âme pareille
Au mystère des flots dormeurs.
Volage amante, ris, soupire...
Je me moque de ton sourire
Et de tes pleurs.

Penché sur ce miroir lugubre,
Dans l'air froid du soir insalubre,
Pourtant je songe à ton affront;
Et tu ne sais pas, insensée !
Combien cette horrible pensée
Pèse à mon front.

REGRETS

Je songe aux jours bénis de mon enfance heureuse,
Quand je vois, dans les champs, au bois, par les [chemins...
Courir et babiller de blonds petits gamins,
En bande vagabonde, folâtre et rieuse.

J'évoque mon printemps radieux et chanteur,
En vous voyant passer, séduisante jeunesse,
Et je songe avec une invincible tristesse
Aux espoirs qui jadis ont éclairé mon cœur.

Je songe à ce beau rêve enchanté de mon âme,
En le vide des jours lentement absorbé,
Quand je vois, de sublime espérance nimbé,
Un front d'homme penché vers un doux front de
[femme.

Par le lien sacré du familial amour
Quand je vois réunis la vieillesse et l'enfance,
Je songe à ma stupide et stérile existence
Et maudis les instants qui passent sans retour.

Lien sacré des coeurs, famille !
D'aimer prolongeant la douceur,
Vous êtes le phare sauveur
Dont la lampe éternellement brille;

Le fleuve saint des purs amours
Qui, passant à travers le monde,
Le vivifie et le féconde
Sans jamais arrêter son cours.

Ignorez la douleur amère,
L'abominable isolement,
De n'être hélas ! époux ni père,
Et de n'être plus un enfant ;

D'avoir l'âme désenchantée
Et le coeur à jamais flétri ;
D'être la forêt dévastée
Où nulle herbe n'a refleuri ;

Et de s'en aller, là, de même,
Sans amour, plaisir, ni repos :
Lugubre épave de soi-même
Au gré vague et changeant des flots.

FRIVOLE AMOUR

Ton front rougit de grâce et de candeur extrêmes ;
Ta voix d'enfant tressaille, et tu dis que tu m'aimes.

As-tu sondé des yeux l'abime sans retour
D'où montait la chanson troublante de l'amour ?

A ton âme, de son rêve chaste exilée,
La chimère des jours s'est elle dévoilée ?

L'émotion du bien, du mal, de la vertu,
De la laideur, de la beauté, l'éprouvas-tu ?

Connais-tu le remords aux hantises funèbres ?
Et le doute inquiet, caché dans les ténèbres ?

Le doux chant de l'espoir, quand tu l'as écouté,
Un écho de malheur l'a-t-il repercuté ?

Au seuil, jadis charmé, de l'antique demeure
Vis-tu l'abandonné qui regrette et qui pleure ?

Dans son limpide azur, ton ciel résume-t-il
La douleur de novembre et la beauté d'avril ?

Car l'amour c'est le gouffre enchanté de délire,
D'orage, de ciel bleu, d'extase, de martyre......

Ton regard m'interroge et s'étonne tout bas:
Comment peux-tu m'aimer ?.. ne me comprenant pas.

ROSINETTE

Quand tu m'apparus, Rosinette,
Ce jour de juin ensoleillé,
Petit bonnet bien à ta tête,
Petit sabot bien à ton pied,
Au feu de ta noire prunelle
Tant d'espoirs pouvaient s'allumer,
Ta joue en fleur était si belle
Que je me suis mis à t'aimer.

Mais quand tu revins, Rosinette,
Au sein de ton luxe nouveau,
Si magnifique en ta toilette
Et plume rare à ton chapeau,
Sais-tu ce que ta pompe vaine
M'a fait, tout confus, admirer ?
Rosinette, j'eus tant de peine
Que je me suis mis à pleurer.

VIENS !

Viens, mignonne, après les alarmes
D'un jour d'existence et de bruit
Goûter en silence le charme
   De cette étrange nuit.

On dirait qu'une âme divague,
Dans la tiède haleine du vent.
L'horizon est flottant et vague,
   Comme un pressentiment.

Dans l'atmosphère lourde et grise
Où le jour se dissout et fond,
L'aride forme s'indécise,
Le réel se confond.

Viens ! pour celui qui souffre et pleure
Et que nul ne va consoler,
Cette heure solennelle est l'heure
De vivre et d'espérer.

Car la nuit maternelle et douce
Prend dans ses noirs bras le chagrin,
Le berce longtemps, sans secousse,
Et l'endort dans son sein.

A ceux qu'une longue souffrance
Contre Dieu même a révoltés,
Qui d'une juste providence,
Malheureux ont douté,

La nuit, c'est le divin sourire,
La bienfaisante illusion
Qui ravit le cœur à l'empire
  Cruel de la raison.

Viens ! Dissipant la douleur même
Dans un mystère harmonieux,
La tendre nuit veut que l'on aime
  Et que l'on soit heureux.

RÊVEUR

Pauvre rêveur de mauvais rêves !
Doux mendiant d'illusions
Hanté, sur les routes, sans trêve,
    D'étranges visions.

Au cours de ses vagabondages,
Quand il passait, dans les soirs bruns,
Les bois lui donnaient leurs ombrages
    Et les fleurs leurs parfums.

Les fougères, au bord des routes,
Disaient, accueillantes toujours :
" Attardez un peu votre course
Sur nos bancs de velours."

Dans le bruissement des vagues,
Dans le tintement des beffrois,
Il distinguait des phrases vagues;
Reconnaissait des voix :

" Est-il plus sublime carrière
Que celle de Maître-Pinson ?...
Que résider dans la lumière
Et vivre de chansons ?"

Il rêvait que la vie est bonne,
Que le sol par l'homme habité
Est un temple où l'amour rayonne,
Un jardin de beauté,

Lorsque soudain—réveil perfide!—
Devant son rêve s'est dressé
Un spectre à la face livide,
Au regard angoissé

Qui lui dit : " Jamais ne t'arrête.
Marche ! tu n'as pas d'autre sort
Que de marcher comme la bête,
De la vie à la mort.

Forçat qu'un peu d'espoir enivre,
Courbe le dos sous ton destin
Et traine le fardeau de vivre,
Plus lourd chaque matin."

Alors, revenant vers les villes
Dont la fatigue l'assaillait,
Il vit qu'à ses douleurs serviles
Un ange souriait.

Et son âme assumat la forme
Que réclamait le dur labeur,
Pareille au métal que transforme
Le doigt d'un enchanteur.

Ange d'amour, dans l'ombre humaine,
Quand s'allument tes sombres yeux,
Que font au prisonnier ses chaines ?
Sa honte au miséreux ?

Dans l'extase de ton ivresse
Tu mêles, en d'étranges mots,
La volupté d'une caresse
Au charme d'un sanglot.

Tu fais chanter, tu fais maudire,
Et, nul plus que toi, dans un cœur,
Ne sait retourner en délire
Le tourment du bonheur.

Tu lui disais : " Tes plus beaux rêves,
Que sont-ils près du feu sacré
Dont, pendant nos étreintes brêves,
Je te consumerai.

Puis, voilà que ce divin songe,
Un souffle impur le profana ;
La voix sinistre du mensonge,
Dans l'ombre, ricana.

Et, pris d'une peur insensée
D'avoir vu mourir son espoir,
Il s'enfuit, cherchant sa pensée
Dans l'inconnu du soir.

Pauvre rêveur de mauvais rêves !
Doux mendiant d'illusions
Hanté, sur les routes, sans trêve,
D'étranges visions.

DANS LA NUIT

Le jour, c'est le travail, la lumière et le bruit ;
C'est tout ce qui fatigue et tout ce qui consume ;
C'est la réalité brutale . . . . l'amertume
De vivre sans merci ni trêve. Mais la nuit,
C'est la douceur, enfin, d'oublier sa souffrance,
L'isolement, la paix dans l'ombre et le silence;
De connaître, de voir, d'entendre et de penser
L'heure où l'âme et les sens ne peuvent reposer.
Appréciant combien est pénible de vivre,
De la vie, un instant, Dieu clément nous délivre,

Et, dans l'aride exil où marchent nos soucis,
Père compatissant, il met cet oasis.
A cette heure, pourtant, où la terre sommeille,
Seul avec ma chimère sombre, moi je veille.
Je rêve d'une femme, humble sous les affronts,
Qui me regarde avec des yeux doux et profonds,
Gardant, sur sa figure songeuse et pâlie,
Une empreinte de deuil et de mélancolie.
Témoin de ma douleur ou de mes repentirs,
Elle semblerait les comprendre, y compatir,
Souffrir des mêmes maux, aimant les mêmes choses ;
Et, longtemps, sous les cieux languissants et moroses,
Par le même mystère étrange retenus,
Nous resterions ainsi, silencieux, émus.
Alors, la voyant triste et si douce, peut-être,
Je sentirais, soudain, s'animer et renaître,
Comme au souffle enchanté d'un mystique printemps,
La bonté de mon cœur morte depuis longtemps.
Je lui dirais dans mes tendresses les meilleures ;
" Il n'est pas juste, toi si belle, que tu pleures ;
Je veux de ton beau front si candide et serein

Ecarter doucement ce voile de chagrin.
Je t'aime ! Tu seras mon ange ! Sois heureuse."
Et, lorsque dans ses yeux enivrés d'amoureuse,
Le bonheur sourirait comme une aube qui luit,
Je retournerais, sombre et morne, dans ma nuit.

VAE SOLI

Pourtant, c'était voulu... J'ai laissé passer l'heure
Du rendez-vous promis dans sa propre demeure.
Malgré l'instinct déçu qui murmurait tout bas,
Bien volontairement j'ai dit : ‘‘ Je n'irai pas
A ce bonheur fatice, à cette fausse joie,
Comme un lâche vaincu, livrer mon cœur en proie.
Restons ! car, ici-bas, le vrai c'est d'être seul.
Et, semblables aux plis d'un immense linceul,
J'ai regardé longtemps, avec inquiétude,
S'épandre autour de moi l'ombre et la solitude.

Jadis, il m'en souvient, j'ai goûté bien souvent
Une exquise douceur dans le recueillement.
Quand l'âme est vierge encor des hontes et des peines ;
Que la sève remue ardente dans les veines ;
Lorsque la vie est belle et douce à tous les sens,
Comme l'aube embaumée, un matin de printemps,
Il fait bon, à l'écart de la foule indiscrète,
Dans quelque verdoyante et paisible retraite,
S'en aller seul, et, là, précompter à loisir
Les jours victorieux que promet l'avenir.
Mais, pour celui qui, vers la solitaire borne
Où s'arrête la vie, avance triste et morne ;
Qui gravit lourdement un sentier âpre et laid,
Trainant sa destinée aux pieds, comme un boulet ;
Qui, dépouillé de ses chimères insensées,
Souffre et gémit, en but à ses propres pensées....
Celui-là cherche en vain, loin du bruit détesté,
A rafraichir son cœur dans la sérénité.
Le ciel n'a plus pour lui ni bonté ni clémence.
Tout insulte à ses maux et rit de sa souffrance.
Les arbres, les oiseaux et les astres lointains,

De ses rêves d'amour jadis heureux témoins,
Se moquent, à présent, de sa face morose.
Pour ses persécuteurs ayant pris fait et cause,
Ils l'accusent—fauteur de tant d'espoirs décus—
D'avoir mal employé les dons qu'il à reçus ;
Fuyard de la mêlée et des tâches viriles,
D'avoir vidé son âme en des rêves stériles ;
D'être vieux, taciturne et hagard, maintenant,
Et d'enlaidir les lieux dont il fut l'ornement.

....

Quand la feuille a perdu sa beauté triomphale
Et qu'elle va, flétrie, errer dans la rafale,
Il est triste de voir, de la plaine au vallon,
Son ombre haleter dans le noir tourbillon ;
Mais, dans l'affreux ravin désert comme une tombe,
Elle semble plus triste, hélas ! quand le vent tombe.
L'isolement, c'est le malheur inconsolé...
Et je songe, ce soir d'automne désolé :
Peut-être, afin qne le remords en nous s'apaise,
Le vent mauvais est bon pour la chose mauvaise ?

INQUIÉTUDE

Je marche dans la solitude,
Au milieu de brouillards épais,
Et je suis dans l'inquiétude,
De ne point savoir où je vais.

Dans les même sillons, sans cesse,
Je marche, et, pourtant, je suis las.
Quel vague instinct toujours me presse
De fatiguer ainsi mes pas ?

Où vais-je ? Navire en déroute,
Jouet des vagues ou du sort,
Je ne suis plus aucune route;
Je ne vogue vers aucun port.

Enfant, dans la pleine lumière
Qui m'inondait de chauds rayons,
Je poursuivais une chimère
Ou je chassais des papillons.

Mais, de plus d'une course vaine
Harassé, dégoûté, navré,
Dans la sombre forêt humaine
Je me suis, hélas ! égaré.

Ah ! c'est une atroce soufrance
De se sentir, avec effroi,
Le cœur épuisé d'espérance,
L'âme seule errante et sans foi.

LA DOULEUR

Ainsi tout passe et la douleur persiste,
Et le temps même, à qui rien ne résiste,
Ne saurait user la douleur.
Elle s'attache à nos cœurs qu'elle épuise,
Et point de jour si brillant qui ne luise
Pour éclairer quelque malheur.

Au premier homme exilé sur la terre,
Pleurant l'Eden et les jours de lumière
  Où Dieu conversait avec lui,
Elle apparut, dressant son front livide
Sur les horreurs de ce désert aride,
  Comme un fantôme dans la nuit.

Un firmament d'airain pesait sur la nature,
Un apre vent de feu brulait la glèbe dure,
Promenant par les airs le désolant murmure
  Des êtres consternés d'effroi.
A la cime des monts comme au fond des ravines,
A cette heure où passaient les vengeances divines,
Tout ce qui vit pleurait, en voyant les ruines
  Que foulait du pied l'ancien roi.

Et le spectre indiquait du doigt la sombre route
Où les pâles humains, comme un peuple en déroute
  Que traque un guerrier triomphant,
Devaient marcher toujours, ployés sous l'anathème,
Toujours gémir, pleurer jusque à l'heure suprême
  Où mourra le dernier enfant.

DÉSENCHANTEMENT

Je sais pourquoi je souffre ainsi. Quand las d'errer,
Le faible cœur humain s'arrête d'espérer,
Quand, heurtés aux récifs du mensonge et de l'âge,
Ses rêves de vertu naïve ont fait naufrage
Et qu'il n'a plus croyance en le spectacle humain...
Du désenchantement fatal et souverain
C'est qu'il a, désormais, sondé l'immense gouffre :
Je sais de quoi je souffre.

J'ai le malheur d'être homme et de l'avoir appris,
D'aller, comme ils font tous, sans comprendre,
[incompris
Injuste et souffrant d'être en butte à l'injustice,
Avec mon âme vague, inquiète et factice
Qu'opprime le tourment d'un rêve prohibé...
De descendre la vie, hésitant et courbé
Sous le servage, ainsi qu'une bête de somme ;
J'ai le malheur d'être homme.

J'ai le dégoût de vivre en un monde pareil.
Que m'importent les soirs, la nuit ou le soleil ?
La beauté souriant aux lèvres virginales ?
—Feuilles de nos espoirs qu'emportent les rafales—
Que m'importe ? Pour moi le jour funeste a lui
Où mon cœur fatigué mêle, en un vaste ennui,
Le fiel qui l'empoisonne et le vin qui l'enivre ;
J'ai le dégout de vivre.

L'ERREUR C'EST NOUS

L'erreur, c'est nous : mélange d'ombre et de lumière;
Bonté sainte en l'instinct bestial prisonnière ;
Volonté mue au gré de sens capricieux ;
Justice tatonnante, un bandeau sur les yeux ;
Somnanbule qui parle et s'émeut dans un songe ;
Vérité qu'assombrit un voile de mensonge.
L'erreur, c'est d'être, ainsi qu'un dieu dans un enfer,
Une âme de clarté murée en de la chair,
Et d'aller, sans repos, d'une course inféconde,
Recherchant l'infini partout, en ce bas monde.

Pour reculer sa borne, éloigner l'horizon
Notre âme frappe en vain aux murs de sa prison ;
Et, de son long effort la récompense amère,
C'est d'entrer plus avant, toujours, dans le mystère.
Qu'importe d'établir en de clairs exposés,
Que d'atomes divers les corps sont composés ?
D'avoir sondé la mer et dénombré les astres ;
D'en avoir observé le cours et les désastres ?...
Qu'importe d'avoir pu dompter les éléments ?...
Assoiffés d'infini! Philosophes ! Savants !
Que nous ont découvert vos systèmes célèbres ?
Sinon un mur toujours plus épais de ténèbres.
Et qu'avez-vous appris, dans le mal ou le bien ?...
Audelà de l'aveu que vous ne savez rien.
La vérité, pourtant, c'est notre fin suprême
Et l'unique beauté vraiment digne qu'on l'aime.
C'est elle seule en qui l'âme peut s'apaiser
Et, comme en un bon lit de fraicheur, reposer.
....
Allez ! rêveur épris d'une tâche sublime;
Gravissez vos sentiers vers l'invisible cime.

Sans craindre la fatigue et sans compter les jours,
Dans la brume des cieux montez montez toujours.
Allez ! penseurs ardents à la matière en butte ;
—Le triomphe est plus grand d'une plus âpre lutte —
Et, quand vos pieds lassés, soudain, n'en pouront
[plus,
Courage ! Le malheur désigne les élus.
Marchez! c'est là... l'endroit où tout espoir succombe.
Le vrai soleil de Dieu luira sur votre tombe.

TRISTESSE D'AUTOMNE

A Arthur Laurendeau

—

Au premier signal de l'automne,
Pourchassant les rêves humains,
Déjà, de son pas monotone,
La tristesse était en chemin.

Elle a passé par les villages,
Les vallons, les bois, les coteaux ;
Elle a fait pleurer les feuillages,
Ayant fait taire les oiseaux.

Elle a caché de lentes plaintes
Dans l'obscurité des buissons,
Et laissé de noires empreintes
Sur le vert tapis des gazons.

Puis, dans le regard de l'étoile,
A miré son œil décevant
Et défait les plis de son voile
Mélancolique dans le vent.

Et le lourd troupeau qui s'abreuve,
Et le paysan ingénu.....
Son visage étique de veuve,
Tous aussitôt l'ont reconnu.

Elle s'en alla par les villes,
Mais, dans ces bourbiers du plaisir,
Du mal et des passions viles,
N'ayant trouvé rien à flétrir,

Le soir, modeste et fière, assise
Sur le banc d'un parc déserté,
En s'accompagnant de la bise,
La tristesse bonne a chanté.

Elle a chanté pour les poètes,
Les pauvres et les malheureux,
Des sérénades inquiètes,
Des chants grâves et douloureux.

Rappelant que la vie est brève
Et changeante comme le flot ;
Que le rire bruyant s'achève,
Tôt ou tard en un sourd sanglot ;

Que le poison de la souffrance
Est au fond de tous nos amours ;
Qu'il faut placer son espérance
Et son âme plus haut, toujours,

Disant que, si le sort nous broie
Dans un effroyable martyre,
Les malheurs que Dieu nous envoie,
Il faut, humble, les acceuillir.

Et, vers la terre maternelle,
Incliner son front orgueilleux,
Afin de renaître comme elle,
Dans un renouveau glorieux.

Pendant que résonnait, dans l'ombre,
Sa voix, les sots et les puissants,
Ceux qui sont la force et le nombre,
Passaient près d'elle, îndifférents.

Et, tête au vent, pieds dans la mousse,
Les rêveurs seuls ont écouté
Sa chanson meilleure et plus douce
Que les refrains de la gaîté

REVE OBSTINÉ

A mon frère Origène

L'ombre ne devrait pas fuir devant la lumière,
Car l'ombre est douce autant que le soleil est beau.
Le feu ne devrait pas être ennemi de l'eau.
L'orgueil entier devrait tenir en la prière.

La tristesse devrait se fondre en la gaîté.
Le berceau n'être pas effacé par la tombe;
Tout devrait exister, sans que rien ne succombe :
L'hiver dans le printemps, l'automne dans l'été.

L'arc-en-ciel devrait se mêler avec l'orage,
L'essor avec le but, le bien-être aux labeurs.
Les multiples beautés qui séduisent nos cœurs,
On devrait en jouir sans trêve et sans partage.

Pardelà l'heure brêve, aux confins d'aucun lieu,
Je rêve, quelquepart, trouver ce bien suprême :
Aimer en même temps et toujours ce qu'on aime ;
Et mon rêve s'abîme en l'infini de Dieu.

TOUS LES POÈTES

Tous les poètes ont rêvé d'une justice
Plus juste que la nôtre et vengeant sans retard,
La vertu des impostures du vice,
Les faibles meurtris par les forts.

Tous les poètes ont conseillé l'harmonie
Aux peuples révoltés, en ce monde mauvais,
Tous ont eu soif de douceur infinie,
De charité sereine et de paix.

Tous les poètes ont pleuré sur l'heure brêve,
Répétant à jamais un mot d'Eternité.
Tous les poètes ont grandi leur rêve
Plus haut que la réalité.

Tous les poètes, " ces amants de la nature."
Se sont dits, appelés vers un meilleur milieu.
Rêveurs constants d'une beauté plus pure,
Tous les poètes croient en Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE

LES ROSES

LES CHARDONS

LES ÉPINES